

QUI SAIT QUOI ET COMMENT ? ÉTHIQUES DU *CARE* ET SAVOIRS ACADÉMIQUES¹

WHO KNOWS WHAT AND HOW? CARE ETHICS AND ACADEMIC KNOWLEDGE

Patricia PAPERMAN

Université Paris 8, France

RÉSUMÉ

En France, la notion de *care* a été objet de disqualification systématique par les sciences sociales, la sociologie en particulier, au moment de son apparition dans les publications académiques. Quelques années plus tard, le paysage a changé. La notion de *care* est employée pour renouveler les études dans des domaines très variés. Mettre le mot *care* dans un titre d'article, de conférence, ou de séminaire ne suscite plus spécialement de réactions. Si le mot *care*, et avec lui quelque chose de la perspective féministe, a été absorbé par le vocabulaire courant des sciences sociales, ce phénomène s'accompagne à mon avis de l'affaiblissement de son tranchant critique, en sociologie en tous cas. Je soutiens que s'il en va ainsi, c'est que les façons de produire les connaissances sont restées inchangées. L'article présente quelques implications des éthiques du *care* pour la façon de produire des connaissances, de faire sens en commun.

Mots-clés : *care*, connaissance, éthique, expérience, sociologie.

ABSTRACT

In France, the notion of *care* was systematically disqualified by the social sciences, sociology in particular, when it first appeared in academic publications. A few years later, the landscape has changed. The notion of *care* is used to renew studies in various fields. Putting the word *care* in the title of an article, conference or seminar no longer elicits any particular reaction. If the word *care*, and with it something of the feminist perspective, has been absorbed into the everyday vocabulary of the social sciences, this phenomenon is, in my opinion, accompanied by a weakening of its critical edge, in sociology at any rate. I argue that this is because how knowledge is produced have remained unchanged. This article outlines some of the implications of *care* ethics for how we produce knowledge and make sense in common.

Keywords: *care*, ethics, experience, knowledge, sociology.

¹ Titre pastiche de la question « qui s'occupe de quoi et comment ? » qui a souvent servi à expliquer l'idée du *care*.

INTRODUCTION

L'enquête sur l'éthique et le travail de *care* est mon obsession officielle, celle qui m'occupe depuis un bon nombre d'années.

J'ai eu différent·es interlocuteurs et interlocutrices au fil du temps : pendant les premières années, je trouvais important de parler avec des sociologues qui ne voulaient rien savoir de l'éthique (une grande partie de la profession), avec les mêmes ou d'autres qui considéraient que le *care* n'était pas un sujet pour analyser le ou les collectifs ; il me semblait également important de poursuivre la discussion avec des sociologues féministes qui affirmaient que cela n'avait pas de sens de parler d'éthique à propos d'un travail et d'une position assignée. Pour ces collègues féministes françaises, la morale n'est pas un outil d'émancipation, l'éthique du *care* viendrait conforter une moralisation du genre. Au vu des diverses réactions, entre critiques et résistance, qu'elle a suscitées, l'entrée dans le monde académique de cette perspective féministe a constitué un petit événement dans un monde apparemment tranquille.

Quelques années plus tard, le paysage a changé. La notion de *care* est employée pour renouveler les études dans des domaines très variés : handicap, environnement, agriculture, littérature, arts plastiques, cinéma et séries.

Mettre le mot *care* dans un titre d'article, de conférence, ou de séminaire ne suscite plus spécialement de réactions. Le mot semble devenu suffisamment banal pour ne plus provoquer de critiques, mais pas assez cependant pour ne pas attirer encore un peu l'attention.

Comment comprendre cette transformation ? En quoi consiste le changement ? Le concept de *care* a-t-il été absorbé dans les vocabulaires des sciences sociales ? Et comment rétrospectivement apprécier les ressorts et les enjeux des résistances dans le champ académique ?

UNE SOCIOLOGIE SANS ÉTHIQUE

Au départ, la notion de *care* a été objet de disqualification systématique par les sciences sociales, la sociologie en particulier. Je me centre sur la sociologie car c'est mon métier. Cet épisode de la sociologie française me semble devoir être situé au moins sommairement par rapport à ce que les publications sur l'éthique du *care* provoquaient à peu près en même temps chez les philosophes professionnels.

L'éthique du *care* apparaissait comme une conception alternative aux conceptions classiques de l'éthique - kantienne et utilitariste principalement. L'orientation féministe de l'éthique du *care* mettait en question l'éthique de la justice et bousculait de façon renouvelée les canons de la pensée philosophique majoritaire. En France, la traduction des Théories de la justice (1987) produisait des discussions au-delà du cercle de la philosophie professionnelle. Un certain nombre de sociologues engageait des réflexions sur des questions de justice (Boltanski et Thévenot, 1991 ; Dubet et Martucelli, 1998) à l'encontre de la posture établie d'ignorance des questions normatives.

Pour la sociologie *mainstream* – celle qui est enseignée par une majorité de professeur·es – l'éthique est un sujet pour la philosophie, non pour la sociologie. L'éthique n'est pas du ressort de la discipline, elle n'entre pas dans le périmètre de « leur » science (raccourci pour leur conception de la science). L'organisation en France de l'enseignement supérieur et de la recherche en « disciplines » produit une distorsion dans la

connaissance du domaine du *care*. La division du travail académique en « disciplines » tend à séparer le travail de l'éthique du *care*, les activités de *care* appelant une description sociologique, l'éthique du *care* relevant de son côté d'une analyse philosophique qui serait dissociable des pratiques concrètes de souci des autres. Cette même division du travail académique qui sépare les approches descriptives des approches normatives, le sujet de l'objet de la connaissance, segmente l'analyse du *care* en une myriade de scènes et de spécialités, masquant l'organisation plus large du processus social du *care* et la dimension politique de l'éthique du *care*. La fragmentation du *care* selon des lignes de force sociales est renforcée par la fragmentation des connaissances qui vient ainsi la redoubler (Paperman, 2013).

La sociologie est supposée traiter de faits sociaux, sans que la dimension morale de ces mêmes « faits » intervienne comme point intéressant les opérations de cette sociologie. Il n'y a pas dans cette optique de discussion théorique sur la diversité de façons de faire de la sociologie, sur des conceptualisations puisant dans différentes traditions de pensée. La sociologie morale fait partie d'un fond commun remis à l'arrière-plan, que des essais viennent régulièrement secouer et remettre à l'avant-scène (Boltanski et Thévenot, 1991 ; Pharo, 2004). La tradition bourdieusienne s'empare de l'éthique du *care* en termes de placement sur le marché des traductions (Mattonti, 2022). Les sociologies pragmatiques présentes sur la scène française à l'instar des principales écoles sociologiques restent discrètes dans leur façon d'intégrer la perspective du genre dans les délimitations du collectif, et des frontières entre sphères publique et privée.

MÉTIERS DU *CARE*

Pourtant, une part importante des travaux sociologiques se focalisent sur le travail du *care*, dont ils documentent les transformations au niveau macro et mondial. Ces travaux ont tendance à segmenter le phénomène du *care* en l'appréhendant dans des cadres préétablis – santé, famille, migrations, travail – produisant des connaissances fragmentaires de leurs « objets ».

Délesté de sa dimension éthique, « le » *care* ainsi entendu devient l'objet d'études spécialisées portant sur les métiers les plus dévalorisés de l'entretien de la vie (aides à domicile, personnels de ménage, assistances aux personnes vulnérabilisées par l'âge, les maladies chroniques, les situations de handicap), endossés par les personnes les plus précarisées, les travailleuses domestiques composant les grands courants des migrations mondiaux. Ces travaux transportent les voix des travailleuses du *care* et documentent l'accroissement des inégalités de genre, sociales, raciales, sans pour autant traiter directement des questions impulsées par la perspective politique du *care*. La part des professions plus prestigieuses ou plus masculines à la production globale du *care* est mise hors champ. Les implications politiques de l'éthique du *care*, l'idée du *care* comme processus social traversant la vie sociale ne fournissent pas le cadre interprétatif des éléments de savoirs produits par la plupart de ces travaux.

Si le mot *care* et avec lui quelque chose de la perspective féministe a été absorbé par le vocabulaire courant des sciences sociales, ce phénomène s'accompagne à mon avis de l'affaiblissement de son tranchant critique, en sociologie en tous cas. Je soutiens que, s'il en va ainsi, c'est que les façons de produire les connaissances sont restées inchangées.

ALTERNATIVES : CONNAISSANCE ET EXPÉRIENCE

J'ai soutenu ailleurs que la perspective du *care* engage un rapport à la connaissance différent de celui qui caractérise les pratiques scientifiques majoritaires, des sciences sociales en particulier. Cette façon différente de concevoir et de produire la connaissance est constitutive à mon sens de la perspective politique, féministe, du *care*. Elle entre en convergence avec d'autres tentatives de mettre en question l'autorité épistémique des savoirs de l'académie, et de mettre en exergue des façons alternatives de produire des connaissances. Cette façon alternative de produire des connaissances attribue une place privilégiée à l'expérience.

Par exemple, l'ethnographie institutionnelle développée par la sociologue canadienne Dorothy Smith part de l'expérience du mouvement des femmes, des groupes de discussion et de la découverte de l'inadéquation radicale de la sociologie conventionnelle pour rendre compte des réalités sociales quotidiennes, incarnées. Pour la sociologue canadienne, il y a une disjonction ou une discontinuité entre la connaissance du monde social dont nous disposons de l'intérieur, à partir des conditions concrètes, particulières et locales de nos existences incarnées (Smith, 1990)², et les formes objectivées du monde social produites par la sociologie. La sociologie conventionnelle fait partie des relations de régulation (*ruling* relations) ou encore relations dirigées (Pruvost, 2021) qui transforment les gens et les situations en « objets ». Une des particularités des relations de régulation est de produire un savoir (et notamment un langage et des textes) qui se présente comme « objectif », c'est-à-dire abstrait des particularités locales et donc transférable à chaque situation. La démarche de l'ethnographie institutionnelle prend la direction inverse :

« Pour l'ethnographe, son ignorance constitue une ressource précieuse ; découvrir dans le dialogue primaire combien sa connaissance est faible l'encourage à écouter l'informateur ou l'informatrice, à le ou la considérer comme la personne qui détient le savoir et qui peut l'instruire. L'ethnographe cherche à être transformé·e par cette relation, et c'est ce processus de transformation qui expose ses idées préconçues – les préconceptions du ou des discours [y c. universitaires, donc] auxquels il ou elle participe – à être défaites » (Smith, 2005/2018, p. 200).

Le point est ici d'indiquer une possibilité de produire avec les gens concernés des connaissances du monde social qui part de leurs expériences et de leurs façons de se confronter à des problèmes dans leurs relations avec les institutions. D'autres options existent dans ce même esprit : ainsi la sociologie publique de Michael Burawoy (2009). Il me semble plus cohérent de prolonger cette réflexion avec les tentatives féministes. Patricia Hill Collins élabore une analyse des rapports entre la pensée féministe noire et la pensée ordinaire des femmes noires sur leur propre oppression. Elle souligne l'importance pour ces pensées, des conceptions alternatives de la production et de la validation du savoir. L'expérience y figure comme un principe épistémologique fondamental, un critère de sens pour juger des savoirs abstraits.

Les travaux de Patricia Hill Collins sur la pensée féministe noire ouvrent sur la question de la position complexe des chercheuses féministes noires qui ont été intégrées à l'université. Ces chercheuses ont pour objectif et mission d'élaborer la pensée des femmes noires, et de travailler à ce que les cadres académiques dont les épistémologies sont en contradiction avec les épistémologies de la pensée noire puissent en partie les accueillir.

² Dans L'ethnographie institutionnelle publiée en 2005, D. Smith utilise le terme de « *working knowledge* », traduit par « savoir pratique ». Je remercie pour cette remarque Fabienne Malbois, co-traductrice de l'ouvrage avec Michel Barthelemy et Julia Hedström.

La difficulté pour les féministes noires de l'académie est de maintenir ces épistémologies alternatives dans un contexte intellectuel et institutionnel qui leur est hostile et qui cependant a intégré ces chercheuses pour leur contribution spécifique.

« Des universitaires noires qui s'appuient sur l'autorité que leur confère leur statut pour proposer de nouveaux savoirs sur les Africaines-Américaines doivent résister aux pressions qui les incitent à légitimer un système dans lequel la majorité des femmes noires sont dévalorisées et exclues. (...) Les universitaires africaines-américaines qui persistent à essayer de reformuler le point de vue des femmes noires doivent aussi se préparer à voir leur production théorique contestée sur des bases épistémologiques » (Collins, 2008, p. 145-6).

Ces cadrages suggèrent des voies différentes pour mener des enquêtes à partir des expériences et du point de vue des personnes et des groupes concernés et/ou avec eux. Il y a de multiples façons de redonner une place stratégique aux expériences des personnes. Celle que le concept de *care* permet d'envisager est spécifique dans la mesure où il met en exergue la texture morale de la vie quotidienne.

DIRE L'ENTRETIEN ORDINAIRE DE LA VIE

Si à la fin du 20^e siècle, avec les premières publications autant aux États-Unis qu'en France, la notion de *care* s'est imposée malgré les multiples critiques, c'est, me semble-t-il, parce que le mot est venu combler un manque dans le vocabulaire moral courant pour dire des expériences partagées centrées sur l'entretien de la vie et du monde commun. Toutes choses qui ne pouvaient se dire ni surtout se faire entendre par un cercle plus large que celui des personnes assignées à ces fonctions dans la sphère domestique ou aux échelons inférieurs des organisations du travail. C'est ce que nous avons expérimenté en faisant les premiers entretiens pour l'enquête sur le *care* domestique. Dans ces entretiens, il y avait une sorte de « rencontre » au sens où le mot rendait possible, entre la sociologue et ses interlocutrices, un partage d'expériences et de compréhension. Et ce partage comprenait, outre les histoires de *care* domestique, un étonnement commun sur la difficulté à dire et à décrire ces expériences ordinaires et complexes à la fois. Cela veut dire également que la relation entre les deux parties n'est pas du même ordre que celle qui est instaurée de façon plus asymétrique dans l'entretien supposément classique où l'un pose des questions (définit le cadre et les concepts pertinents), et l'autre les accepte en répondant.

Sous l'expression *savoirs issus de l'expérience*, je veux souligner ceci en reprenant les mots d'Isabelle Stengers (2020) : « ces expériences que nous savons partager même si nous ne savons pas très bien les dire, ces expériences qui sont si difficiles à mettre en mots et qui sont mises en difficulté par une théorie qui (les) disqualifie » (p. 18). Ces expériences, donc, sont les réservoirs de savoirs et d'imagination, qui peuvent (ou non) se déployer en étant partagées. C'est dans ces contextes où elles sont partagées qu'elles peuvent retrouver la valeur qui leur est retirée/déniée par les théories majoritaires qui s'adossent aux canons de la science normale. Accorder de l'importance à cette expérience pour la connaissance, c'est arrimer l'enquête sociologique à un point de vue qui ne dissocie pas la description de l'évaluation, car celle-ci est constitutive du point de vue de celles et ceux qui en sont les agents. Pour ceux-là, ce qui compte, ce qui importe, est perceptible. Ce qui compte et ce qui importe n'est pas compréhensible comme le résultat de préférences, de valeurs ou d'attachements sentimentaux, mais comme le résultat d'engagements dans le monde social, engagements certes assignés mais qui donnent prise sur une autre version de la « réalité », ou sur un monde autrement commun.

QUI S'OCCUPE DE QUOI ET COMMENT ?

Dans la perspective du *care*, l'enquête est orientée par une question qui en dépit de sa banalité apparente déstabilise ou problématise ce qui vaut pour description factuelle et objective du monde social : qui s'occupe de quoi et comment ? « Qui s'occupe de quoi et comment ? » : cette question émerge de et revient vers l'expérience qu'en ont les sujets du *care*, même si la description sociologique ne s'arrête pas à la connaissance qu'ils en ont.

À partir de cette question peut être décrite, évaluée, critiquée l'organisation sociale et politique de ces mêmes activités. En s'appuyant sur les points de vue et les expériences des sujets du *care*, il est possible de montrer ce qui ne va pas en l'absence de *care*, ou ce qui ne va plus lorsque les conditions rendent sa production trop précaire. Une perspective féministe du *care* conduit à modifier les objets identifiés de la sociologie majoritaire en les redéfinissant à partir des points de vue et des expériences des acteurs, c'est-à-dire aussi à partir de leurs points de vue et expériences morales. Une connaissance du *care* peut être produite qui vise une objectivation de l'organisation sociale du *care* – mettant au centre de l'attention sa production, l'organisation de ses processus – mais non une « objectification » qui impliquerait de destituer les sujets de la connaissance du *care*, en les prenant pour objet de la connaissance. Car l'enjeu d'une perspective féministe du *care* réside aussi dans la place qu'elle accorde aux acteurs, à leurs expériences. Si le *care* est sous-représenté dans les théories sociologiques « classiques », c'est entre autres parce que ces théories instaurent une coupure entre sujets et objets de la connaissance. Cette coupure et la rupture épistémologique qu'elle accompagne concourent de façon non accidentelle à l'invisibilisation et la méconnaissance des activités de *care*. Leur compréhension ne peut être déterminée par une position de surplomb, qu'elle s'exprime par le « nous » philosophique ou par un point de vue d'observateur qui aurait la capacité d'objectiver les points de vue multiples et divergents des différents protagonistes. Les connaissances sur le monde social produites sur la base d'une neutralité axiologique ignorent ce que les points de vue dits ordinaires, qui peuvent aussi être des points de vue moraux, savent du monde social, en les traitant comme des points de vue particuliers. Je soutiens que l'abandon d'une posture monologique est une condition de l'enquête et de la connaissance dans la perspective du *care*. La connaissance ne peut être produite par un sujet occupant une position d'observateur qui lui permettrait d'accéder à la « vérité » du phénomène.

TENSIONS DANS LE PROCESSUS DU CARE

Les éthiques du *care* prennent part à une démarche de connaissance qui inverse certaines des habitudes les mieux ancrées de la posture conventionnelle séparant la recherche et l'intérêt ; elles visent à déployer les expériences et savoirs partagés, à prendre en charge la pluralité des points de vue existants par rapport à un problème ainsi que leur conflictualité, à faire sens en commun pour reprendre l'expression d'Isabelle Stengers (2020).

Comme l'écrit Émilie Hache (2019), les savoirs ordinaires soulèvent des questions de bon sens non considérées par la science, questions qui amènent en réalité à complexifier l'approche experte scientifique. Dans le sillage du pragmatisme de Dewey, les éthiques du *care* comme l'écologie politique procèdent à une reconfiguration des problèmes tels qu'ils sont posés par les politiques au sens des institutions. Cette ré-élaboration est le fruit des expériences des personnes concernées par les problèmes en question.

Pour l'écologie, il est sans doute plus clair aujourd'hui que ce sont des regroupements de parties concernées qui ont fait avancer les façons d'identifier, de définir et de diagnostiquer les problèmes écologiques.

Pour les éthiques du *care*, les avancées les plus marquantes des questions de *care* dans la sphère publique ne sont pas aussi évidentes. Il y a eu bien sûr une introduction de la notion de *care* dans la sphère publique et partant, une reconfiguration partielle des problèmes d'entretien de la vie dans la sphère privée. Un certain nombre de mobilisations ont pu également mettre sur le devant de la scène les conditions de travail et l'exploitation des travailleuses domestiques, des gardes d'enfants et autres personnes dépendantes, qui pour certaines ont donné lieu à la constitution de syndicats (Nakano Glenn, 2017). Mais il n'y a pas eu, comme par exemple en Uruguay, une mise en place d'un système national intégré du *care* par le gouvernement élu en 2015. L'allocation des responsabilités de *care*, la distribution du travail ne sont pas non plus devenues des problèmes publics, objet de débats politiques. Les obstacles politiques à la reconnaissance de l'importance des travailleuses du *care* pour l'entretien de la vie sont documentés dans le film de François Ruffin et Gilles Perret (2020), *Debout les femmes ! La dégradation des conditions de travail – les temps de plus en plus serrés des interventions, les difficultés financières des temps de transports en milieu rural mettant en difficulté également le maintien par les travailleuses de relations substantielles et dignes avec les personnes aidées – résulte de choix politiques : en l'occurrence les refus réitérés des parlementaires de faire passer une proposition de loi (Ruffin et Bonnel, 2020) visant une stabilisation relative des carrières des travailleuses.*

Faire avancer les questions de *care* dans le débat public demande une sorte d'alliance entre les parties concernées. Or cette alliance n'a pas été au rendez-vous peut-être du fait des lignes de genre, de classe et de race qui distribuent des positions antagoniques dans le processus de production du *care*, mais pas seulement. Les enquêtes sur le travail de *care* mettent en exergue la complexité des questions de *care*, complexité qui est pour une part importante liée à la pluralité des points de vue et la diversité des positions occupées dans le processus global de production de soin.

La ligne de classe a été rapidement épinglée, avec la division entre personnes responsables et travailleuses du *care*. L'éthique du *care* exprimerait les expériences et les points de vue des personnes en position de responsables du *care*, qui seraient exemptées du travail direct, et non les expériences et les points de vue des travailleuses du *care*. Cette critique est convergente avec la mise en cause de l'éthique du *care* comme morale bourgeoise.

La focalisation sur le travail du *care* serait en outre un obstacle à la prise en compte des points de vue des personnes dites destinataires du *care* (Paperman, 2015). Certaines d'entre elles regroupées autour des questions de handicap ont élaboré de façon systématique leurs expériences. Les études critiques du handicap (*Disability Studies*) constituent un champ d'études diversifiées qui s'inscrivent dans le mouvement pour les droits civiques des personnes handicapées³ (Madiot, Doe, Puiseux, Damamme et Paperman, 2022).

Depuis la position de ceux qui sont identifiés comme des « destinataires », les relations d'aide, d'assistance, d'accompagnement peuvent apparaître comme une forme d'oppression qui inclut des abus de pouvoir inhérents aux relations entre les professionnels de l'aide et les personnes dont elles et ils s'occupent, et surtout un déni de l'agentivité (*agency*) des personnes handicapées (*Movement Independent Living*).

³ J'utilise l'expression « personnes handicapées » suivant l'usage préconisé par l'activiste Jenny Morris. L'emploi de « handi » est une auto-désignation. « Personne en situation de handicap » est plutôt utilisé par les institutions. Pour une analyse de l'éventail des termes et de leurs usages, voir Madiot, Doe, Puiseux, Damamme et Paperman, 2022.

On peut reconnaître aux éthiques du *care* d'avoir mis le postulat de la vulnérabilité commune au départ d'une vision renouvelée de l'autonomie. Pour autant, le fait de se trouver dans la dépendance des gestes de soin d'autrui est au cœur de la difficulté des relations de *care*.

Les travaux sur les situations de handicap menés dans le contexte des études critiques de handicap mettent en évidence les angles morts et les présupposés de l'éthique du *care*, et plus largement des féminismes qui héroïsent les femmes actives, indépendantes, qui n'auraient besoin d'aucun soutien (Morris, 2001 ; Wendell, 1996).

Les femmes handicapées sont le plus souvent considérées comme des charges pour les pourvoyeur·euses valides, et non comme des sujets de leur vie et leur histoire. De plus, elles ne sont pas considérées comme de bonnes parentes puisqu'elles ne seraient pas en mesure d'assurer la responsabilité et le travail de *care* pour leurs proches.

Il importe de mentionner une autre ligne de tension soulignée par la philosophe du *care* Eva Feder Kittay sur la question des problèmes cognitifs sévères. Elle souligne les limites de l'idée de vie indépendante pour des personnes qui ne peuvent pourvoir à leurs besoins quotidiens sans assistance et par là met en question cette idée centrale du contrôle sur leur propre vie revendiqué par les personnes handicapées. Son intervention fait entendre la nécessité d'un porte-parole dans les cas de problèmes cognitifs sévères (Kittay, 2011 ; Kittay et Carlson, 2010).

Ces différentes lignes de fracture engendrent des formes d'invisibilisation d'expériences, ou d'altérisation de personnes non valides. J'ai voulu insister, pour clore, sur ces tensions et sur les difficultés liées à la question des places dans le processus de *care*. Les inévitables angles morts de chacune des positions mettent au défi d'imaginer des façons démocratiques de faire sens en commun. ■

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Boltanski, L. et Thévenot, L. (1991). *De la justification. Les économies de la grandeur*. Gallimard.
- Burawoy, M. (2009). Pour la sociologie publique. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 176-177, 121-144. <https://doi.org/10.3917/arss.176.0121>
- Damamme, A. (2012). Éthique du *care* et *Disability Studies*. Un même projet politique ?. Dans M. Garrau et A. Le Goff (dir.), *Politiser le care ? Perspectives sociologiques et philosophiques*. Bord de l'Eau.
- Dubet, F. et Martucelli, D. (1998). *Dans quelle société vivons-nous ?*. Seuil, coll. L'épreuve des faits.
- Hache, E. (2019). *Ce à quoi nous tenons. Propositions pour une écologie pragmatique*. La Découverte.
- Hill Collins, P. (1989/2008). La construction sociale de la pensée féministe noire. Dans *Black Feminism. Anthologie de féminisme afro-américain, 1975-2000*. L'Harmattan.
- Kittay, E.F. (2011). The Ethics of Care, Dependence and Disability. *Ratio Juris*, 24(1), 49-58.
- Kittay, E.F. et Carlson, L. (dir.). (2010). *Cognitive Disability and its Challenge to Moral Philosophy*. Malden.
- Madiot, J., Doé, M., Puisieux, C., Damamme, A. et Paperman, P. (2021). *Disability Studies/Études critiques du handicap*. International Research Network. https://worldgender.cnrs.fr/categorie_notice/handicap/

- Mattonti, F. (2022). « Famille du care », dans I. Clair et E. Dorlin (dir.), *Photo de famille*, EHESS, Paris
- Morris, J. (2001). Impairment and Disability : Constructing an Ethics of Care that Promotes Human Rights. *Hypathia*, 16(4), 1-16.
- Nakano Glenn, E. (2017). La race, le genre et l'obligation de prendre soin. Dans A. Damamme, H. Hirata et P. Molinier (dir.), *Le travail, entre privé, public et intime*. L'Harmattan.
- Paperman, P. (2013). *Care et sentiments*. PUF.
- Paperman, P. (2018). Responsabilidad y categorizacion de los destinatarios del cuidado / Responsabilité et catégorisation des destinataires du care. Dans L. Gabriela, A. Gaviria, A. Amaya Urquijo, T. Perez-Bustos et J. Pineda Duque (dir.). *Genro y cuidado. Teorias, escenarios y politicas* (p. 38-48). Universidad National de Colombia, Pontificia Universidad Javeriana, Edicion academica, Bogota.
- Pruvost, G. (2021) *Quotidien politique. Féminisme, écologie, subsistance*. La Découverte.
- Pharo, P. (2004). *Morale et Sociologie, le sens et les valeurs entre nature et culture*. Gallimard.
- Smith, D.E. (1990). *The Conceptual Practices of Power: A Feminist Sociology of Knowledge*. Boston University Press.
- Smith, D.E. (2005/2018). *L'ethnographie institutionnelle. Une sociologie pour les gens* (traduit par F. Malbois, M. Barthélémy et J. Hedström). Economica.
- Stengers, I. (2020). *Réactiver le sens commun*. La Découverte.
- Wendell, S. (1996). *The rejected body: Feminist philosophical reflections on disability*. Routledge.